

LETTRES



À
MES ÉLÈVES

Philosophie de soutien à une humanité confinée en cette année singulière de 2020

par *Hervé-Marie Gicquel*

Enseignant en philosophie au Cégep de l'Outaouais et détenteur d'un doctorat en philosophie de l'Université d'Ottawa

« Ainsi chacun apporte à sa façon sa part d'humanité. Moi, je suis un écrivain et un professeur de philosophie, et c'est avec ma plume et mon esprit que je veux vous apporter un peu de réconfort et de répit, si tant est que l'étude et l'amour de la sagesse peuvent en produire. »

- *Hervé-Marie Gicquel*

« Il n'y a donc pas d'âge pour philosopher, comme l'a enseigné Épicure (-341 à -270 av. J.-C.) dans sa Lettre à Ménécée, puisqu'il n'en existe aucun au cours duquel il soit inutile de réfléchir pour tenter d'alléger son sort ou d'essayer d'apaiser son esprit, et en particulier en ces temps vraiment trop singuliers. »

- *Hervé-Marie Gicquel*

Notice biographique

Auteur : Hervé-Marie Gicquel

Hervé-Marie Gicquel est professeur au Cégep de l'Outaouais, dans la région de Gatineau, au Québec. Détenteur d'un doctorat en philosophie de l'Université d'Ottawa, poète et écrivain, il a enseigné pendant près de trente ans des matières diverses, théories de la psychanalyse, philosophies de l'histoire, de la religion, de l'irrationnel, mais aussi de l'art et de la sexualité, de l'éthique et de la politique. Il s'est intéressé aux grands champs de la connaissance humaine et nous livre aujourd'hui une part de cette réflexion qu'il a mûrie au cours des ans pour soutenir les esprits en toutes périodes, mais ici plus particulièrement ceux qui traversent la rude et déconcertante épreuve de ces temps de crise sanitaire et de confinement. Ses lettres à ses élèves, écrites en temps de crise et dans l'urgence, se présentent comme une philosophie de soutien à tous ceux qui cherchent à renouveler l'espoir et à approfondir le sens de leur vie, par-delà les préoccupations plus économiques et politiques de notre époque. Un livre qui parle de la vérité de l'homme, qui est autant celle de sa vie profonde que celle de la marche du temps et celle de l'histoire.

Les lettres à mes élèves

Nos meilleurs remerciements à M. Cheikh Faye et à Mme Isabel Hoesli pour leur aide si dévouée à la révision. Demande faite au Bureau du droit d'auteur, Office de la propriété intellectuelle du Canada.

Dépôt au Cégep de l'Outaouais, Printemps 2020.

Gatineau, Québec, Canada.

Autres publications ou diffusions

Courants de vie, poèmes en prose et poésie, 1985.

Kierkegaard, Le Livre sur Adler, 1985.

Le Rêve dans la Naissance de la tragédie, 1985-86.

L'intervention de l'inconnu dans la vie personnelle, 1996.

LETTRES À MES ÉLÈVES

Partie 2. Réagir au virus

TABLES DES MATIÈRES

<i>Notice biographique</i>	2
<i>V. Un virus au talon d'Achille</i>	4
<i>VI. Les conséquences inattendues de l'insouciance</i>	11
<i>VII. Les remords des invulnérables</i>	13
<i>VIII. L'utilité d'une bonne éducation</i>	16

CINQUIÈME LETTRE

Un virus au talon d'Achille

Une légende assure que, dans son enfance, Achille fut baigné par sa mère (Thétis) dans l'eau du Styx, le fleuve infernal. Cette eau avait le pouvoir de rendre invulnérable tout être qui y était trempé. Toutefois le talon, par lequel Thétis tenait l'enfant, ne fut pas touché par l'eau, et resta vulnérable.

Pierre Grimal.

Dictionnaire de la mythologie gréco-romaine.

Donc, pensez à ceci avec moi : nous sommes assurés de l'emporter non seulement parce que nous avons le recours de notre lumineuse raison, mais en outre parce que notre avantage tient dans ce qu'en se dépassant l'homme devient toujours plus fort. Et vous savez tous que la grande force de l'humanité hypermoderne est aussi en grande partie concentrée dans la discipline de la science. Bon, ça va être la partie la plus scientifique de ma correspondance que nous allons aborder là, tout en poursuivant sur notre lancée philosophique et littéraire...

Sur la table de travail de l'évolution, la conception de l'ARN de ce coronavirus spécifique était effectivement nouvelle. Toutefois, une fois lancé sur le marché du monde, ce produit est resté inchangé. Il s'est commercialisé mais il n'a pas été conçu pour s'adapter ensuite de lui-même aux exigences d'une autre clientèle que celle de l'organisme global de l'espèce humaine qu'il a voulu surprendre dans sa composition actuelle. Tant qu'il ne mue pas, c'est-à-dire tant que l'industrie de la nature n'en sort pas quelque part un autre modèle, il ne peut que se multiplier en fonction des acheteurs. De son côté, par contre, l'homme possède le double avantage d'évoluer de son vivant sur le plan cellulaire et sur le plan de sa conscience. De son vivant, dis-je, c'est-à-dire au cours de l'existence présente de chaque individu pour réagir aux inventions de la nature. Formidable, non ? Mais comment ?

Nous parlerons ci-après du premier avantage, lequel on peut résumer déjà en disant que l'être de l'homme peut générer de lui-même des anticorps et surtout des globules blancs ou lymphocytes qui se combinent à l'agent ennemi pour le neutraliser là où il se trouve. Dans notre langage statistique, il se traduit par le nombre de cas de nos guérisons. Tout le monde a quelques notions de biologie.

Le second avantage de l'homme réside dans sa capacité d'améliorer l'ensemble de ses facultés au besoin et, ce faisant, de produire des projets nouveaux sur la table à dessin de

l'évolution pour éradiquer complètement le produit de n'importe laquelle de ses conceptions précédentes ! Si l'on veut, l'homme est capable de ce que Jean-Jacques Rousseau a appelé joliment la « perfectibilité ». Dans son très fameux Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1755), ce qui distingue le mieux l'homme de l'animal, « c'est la faculté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu » - Discours, Première partie, 35.

Il me faut expliquer que Rousseau a également réagi aux vanités de son siècle. Croyant que l'homme est par nature essentiellement bon et que c'est la culture qui avait fini par le corrompre, il a pensé que les progrès des sciences de son temps avaient trop longtemps négligé les besoins véritables des individus. La préoccupation du progrès, l'enseignement de la religion, la domination des monarques, tout cela, selon lui, avait contribué à rendre partout les peuples pauvres, esclaves et misérables. L'humanité, en quelque sorte, avait un peu comme aujourd'hui avant la crise sanitaire, complètement raté sa cible ! Il proposait donc qu'on en revienne au plus vite aux vraies priorités, c'est-à-dire aux qualités que l'homme avait dû posséder dans l'état de nature avant que la civilisation ne le rende tel qu'il est justement aujourd'hui ! L'« homme de nature », lui, au moins, possédait un instinct de conservation, une certaine pitié ou compassion pour le prochain, le sentiment intérieur de la grandeur de Dieu, etc. Un seul hic, un seul inconvénient : il avait aussi au cœur de l'amour propre. Et ce vilain défaut a fait qu'au fil de l'histoire il a fini par se comparer aux autres, par les jalouser, enfin par vouloir accaparer toute propriété et posséder toute prérogative. La porte était déjà grande ouverte à... notre capitalisme fou ! Mais Rousseau, suite à une illumination qui l'avait frappé au bois de Vincennes, avait aussi découvert les solutions. Il fallait éduquer les enfants sans les forcer ou les punir méchamment, en leur inculquant ces meilleures qualités de l'état de nature, conduire toute politique à l'envers de cet amour propre en signant de bonne foi avec les autres un contrat social, vraiment démocratique, qui préserve toute fraternité, toute liberté, toute égalité de la méchanceté des ambitieux; enfin rejeter la religion officielle pour oser se laisser influencer, de façon naturelle, par son sentiment très profond d'un grand amour de Dieu. En pédagogie, d'ailleurs, l'idée était de rendre perfectibles toutes nos facultés en multipliant les occasions pour ce faire. Ces facultés, nous les connaissons : pensée, affectivité, sensibilité, imagination, intuition, volonté et mémoire. Ce sont elles qui constituent notre conscience et notre identité personnelle. Elles sont toutes perfectibles et toutes ont contribué à l'encyclopédie de notre savoir et à la construction de notre histoire.

Rousseau est très intéressant. Il est arrivé à un moment de l'Histoire (avec bien d'autres, Voltaire, Diderot, d'Holbach, Franklin, etc.) où les hommes, on le sait, avaient si impérieusement besoin d'un véritable changement qu'ils l'ont créé à travers les modèles de la Révolution américaine et de la Révolution française.

J'en reviens à la pandémie et à ce qu'il faut faire. Cette philosophie date d'hier, mais je note tout de même que grâce à sa perfectibilité, l'être humain est capable de se surpasser de tant de manières qu'il a toujours été à même, en tant qu'espèce, de vaincre jusqu'à cette époque toutes les menaces de la nature et de l'évolution. Vous voyez, il y a beaucoup d'espoir ! Tandis

que ce virus, lui, du début à la fin, est resté identique à lui-même, tant qu'il ne mutera pas. Il n'aura ainsi de succès que le temps que durera notre recherche et devra s'effacer face à la découverte de cette différence antigène qui en viendra finalement à bout. C'est pourquoi les chercheurs des quatre coins du monde s'activent si furieusement – et beaucoup plus qu'à leur habitude, en se dépassant au maximum – pour trouver l'expédient le plus efficace capable enfin de nous délivrer de ce mal qui nous ronge et de sauver de la sorte notre humanité. Mais les scientifiques ne peuvent rien, naturellement, sans la collaboration de tout un chacun, et ce dès à présent, tout de même qu'au moment venu. Ainsi plus nous serons nombreux à nous surpasser et plus nous parviendrons à notre tour à asphyxier et anéantir les infiltrations de ce traître virus. Après, il faudra juste apprendre à conserver les mesures d'hygiène, les politiques de distanciation, poursuivre ou rendre perfectible l'éducation, la politique, l'éthique, la justice, l'économie de demain.

Croyez donc bien ceci : nous perdons beaucoup de batailles mais nous n'avons jamais perdu la guerre ! Tous ont été appelés sous les drapeaux. Et chacun peut contribuer selon ses forces, ses moyens, ses aptitudes. Notre mobilisation doit être générale ! « La vie, c'est comme une bicyclette, il faut avancer pour ne pas perdre l'équilibre ! » Toujours Einstein (1879-1955).

Certes, contre ce coronavirus surgi de nulle part, et qui avance en traitre, nous n'avons pas encore tout à fait développé de traitements ou de vaccins efficaces (certains sont très prometteurs), en sorte que, pour l'instant, nous ne faisons que claironner retraite sur retraite, le temps de nous préserver de la rudesse de ses attaques et de nous fabriquer les moyens de revenir plus tard lui asséner un coup qui sera cette fois décisif. Après tout, comme le disait un industriel américain, « l'échec est l'opportunité de recommencer d'une façon plus intelligente » - Henry Ford (1863-1947). Fort bien, considérons donc l'avantage que nous procure cette leçon d'humilité. En attendant, nous constatons qu'il y a extrêmement plus de cas de guérisons que de décès dans notre humanité en raison des anticorps que nous avons commencé à produire. De toutes les façons qu'on envisage la chose, au-delà de nos pertes, il y a toujours avantage pour. Mathématiquement, l'espèce humaine gagne la partie; pour l'individu, c'est une autre question. L'homme n'est pas abstrait comme ces chiffres, seule la vérité qu'il découvre l'éveille à une signification. – Oui, je pense ici à ceux qui ont perdu quelqu'un.

Mais pour le moment, ce petit monstre grisâtre, rond et hirsute, rempli de tentacules, à force de prétendre partager avec notre humanité des atomes crochus, isole effectivement chacun, chacune d'entre nous en nous attaquant de façon collective. C'est un « virus », à savoir la plus petite entité définie par la science du vivant qu'on décrit comme cent fois plus minuscule que nos cellules organiques. Au long de ses mutations, ou esquisses nouvelles sur sa planche à dessin, la nature a ajouté à sa coque une sorte de « couronne » qu'on peut imaginer entourée de rayons (d'où son nom : corona, couronne – ce qui n'a rien à voir avec la bière mexicaine !) grâce auxquels il arrive à percer, c'est-à-dire à contaminer nos cellules. C'est de cette manière qu'il se multiplie, en pénétrant les cellules plus grosses que lui, en s'introduisant vicieusement par nos voies respiratoires ou nos yeux, vu qu'on se touche le visage une grande quantité de fois par heure, et en infectant mécaniquement et froidement un individu après l'autre. C'est une bombe virale qui peut se propager par rayonnement d'un organisme à trois, puis de trois à

dix, de dix à trente et à cent autres. Il ne paraît pas avoir d'autre avenir devant lui que celui de se multiplier et sa vitesse de contamination est inversement proportionnelle à la lenteur de nos réactions collectives à nous en défendre. Par ailleurs, si on l'a imaginé au début, on s'est vite aperçu qu'il ne faisait pas tant de discrimination (quoiqu'il semble s'attaquer aux gens plus âgés et aux hommes de préférence plutôt qu'aux femmes dans certaines régions), il s'en prend méchamment à tous ceux qui présentent les faiblesses pathologiques qu'on connaît, en détruisant toutes les cellules trop faibles pour lui résister. Des fois, il déclenche de la part de notre organisme de bonnes réactions immunitaires, d'autres fois il provoque en lui un orage si violent que la réaction de défense démesurée et désespérée de ce dernier atteint malheureusement aussi nos cellules saines, ce qui finit par affecter notamment les alvéoles pulmonaires qui nous fournissent en oxygène, et c'est là que la vie du patient est le plus en danger... La première phase est dite virologique et la seconde immunopathologique, quand cette covid-19 (apparue en 2019, d'où son nom) présente les formes les plus sérieuses de morbidité. Les stratèges cherchent la bonne manière de l'arrêter à la frontière, c'est-à-dire dans sa première phase, pour en diminuer la charge virale, juste avant qu'elle n'enfoncé littéralement le gros de nos armées.

Nul ne sait pourquoi ni comment il a pu apparaître : la nature est également jalouse de ses prérogatives, ou de ses pires secrets ! Y a-t-il une intention cachée derrière un tel déterminisme ? Qui sait ? Quelques philosophies, mythologies ou religions nous affirmeraient que cette apparition est normale puisqu'il existe des puissances contraires qui équilibrent toute la nature (Philosophie chinoise), un principe du mal s'opposant toujours à la force du bien (manichéisme), des privations ou des négations de l'être que Dieu a créé (thomisme catholique), des Shiva éminemment destructeurs (hindouisme), des côtés clairs ou sombres d'une force qui serait avec ou contre nous (!), etc. Sans parler de tous les récits mythiques d'une grande beauté qui essaient l'histoire de leurs entités disparates et étonnantes. Chers élèves, que faisait s'écrier Goethe au jeune Werther ? - « Ah! Ce ne sont pas les grandes et rares détresses du monde qui me touchent, ces inondations qui balaient nos villages, ces tremblements de terre qui engloutissent nos villes, ce qui mine mon cœur, c'est la force dévorante cachée au sein de la nature et qui n'a rien créé qui ne détruise son voisin et ne se détruise soi-même ». Les souffrances du jeune Werther. Livre premier, 18 août. C'est beau, mais Werther se trompait donc. Tel est le Chaos mythique ou la Volonté aveugle qui roule sur le monde que ces métaphysiques tentent de verbaliser. Suffisent-elles à expliquer pour vous le rouleau compresseur de cette pandémie?

Toutefois, si les ces croyances et ces raisonnements métaphysiques ne vous satisfont pas, il vous plaira plutôt d'entendre un exposé scientifique. Tout virus est un phénomène émergent dans l'évolution qui demeure imprévisible et qui profite toujours du fait que l'organisme attaqué n'a d'abord contre lui aucune protection historique. Plusieurs coronavirus ont été ainsi catalogués chez les animaux. Ce virus couronné, d'un genre tout à fait nouveau, a muté de l'animal vers l'homme après une lente maturation à domicile et s'est découvert « par hasard » (de l'arabe originel, az-zar, coup de dé !) fort confortable chez ce dernier.

Mais la vérité est qu'il se presse d'autant plus qu'il se sait fort fragile. Il ne veut pas que l'on ait le loisir ni le temps de réaliser quel est son point faible. Et toujours gagnant et toujours l'emportant, ce rapace s'en va trop confiant à la rencontre de ses victoires successives, sans savoir que les espions de notre espèce humaine ont déjà découvert son talon d'Achille.

La bonne, l'excellente nouvelle est que ce sale parasite empoisonné ne peut vivre sans devoir quitter les cellules qu'il a infectées et qui meurent à cause de lui, et être contraint de s'attacher constamment à une cellule nouvelle. C'est une sangsue, un charognard, que dis-je, un vampire à l'affût qui guette toutes les occasions de survivre et qui dépend complètement de tout nouvel organisme humain, en sorte que cette tare, cette grande faiblesse, nous indique comment nous en viendrons à bout, à savoir tout simplement en le privant de sa ressource, en somme en l'isolant !

Car Monsieur ne supporte pas – au contraire de nous – la moindre solitude ! Ce petit roi couronné aux ambitions d'empereur ne supporte pas l'isolement là où l'homme possède cette supériorité extraordinaire de se retirer longtemps seul comme un anachorète ! Et c'est là bien ce que vous faites, ce que nous faisons à l'heure actuelle, ce que toute l'humaine société ou presque pratique fermement dans ses enfermements. Jamais désert social n'a été aussi rédempteur qu'aujourd'hui ! Jamais solitude plus recherchée à l'heure de la mondialisation ! Jamais monarque n'aura été détrôné aussi étonnamment par une absence d'ennemi !

Nous avons donc pour nous un bien étrange atout : la solitude rêvée. Ainsi ce croque-mort n'est pas du tout doué d'une grande autonomie, physiquement parlant en tout cas, et quoi qu'il sache se multiplier, il n'en a pas davantage, si l'on peut dire, intellectuellement, ayant toujours besoin de la tête d'un autre pour pouvoir faire semblant de « penser » et ne progressant honteusement qu'en plagiant des idées. Pour l'instant ce mauvais élève a de bonnes notes mais il a en définitive une tête bien vide... Nous lui mettrons un gros zéro le temps venu, croyez-moi, et il n'obtiendra jamais à la fin ce diplôme qu'il croyait si furieusement mériter ! Il n'y a pas de diplôme pour les virus, seulement pour les inventeurs de leurs vaccins. Mais il y en aura tout de même un pour vous, parce que les humains, on le sait, ne sont pas des virus !

Chers élèves, nous pouvons en conclure – même s'il faudra du temps, et qu'il nous en coûtera très cher en nombre de vies, c'est là la triste vérité aussi – que nous deviendrons quelques-uns de ces jours prochains nécessairement supérieurs à ce mort-vivant. Le bon sens nous l'assure, lorsqu'on sait bien en user en tout cas.

Ce faisant, nous poursuivons deux stratégies pour l'abattre. La première étant d'affamer ce virus en nous confinant; la seconde de lui inoculer une molécule qui lui coupera toute retraite. Dès lors nous serons parvenus enfin à réduire ce prétentieux magnus en minus, tant il est vrai que la Nature a toujours prévu au cours de son évolution - à l'instar du Yin et du Yang des anciens sages taoïstes -, des antécédents et des conséquents, comme des remèdes à tous ses maux. Ce n'est, mes amis, qu'une question de temps, et donc d'intelligence, avant que nous puissions voir que ce géant, qui se dissimulait pour mieux nous faire peur derrière l'étendue surdimensionnée de son ombre, ne possédait en réalité qu'une maigre silhouette de zombie. Ah ! Comme elle doit plaire aux cinéphiles férus de films d'horreur cette laide

comparaison ! Et comme nous la devons à tous ceux et celles qui souffrent et qui peinent ! Un jour nous irons prendre un pot tous ensemble en riant librement sous un ciel merveilleux au soleil éclatant !

Alors, même si, comme l'affirme si bien notre premier ministre, « ça risque d'être la plus grande bataille de notre vie collective » (François Legault, au point de presse du 25 mars 2020), à vous toutes et à vous tous, je veux livrer un témoignage d'espoir, de réalisme et d'humanité en vous invitant à méditer ces autres lignes : la Nature a beau paraître avoir évolué en s'élevant contre nous, nous ne devons jamais oublier qu'elle nous a également dotés de la capacité de lui résister, mais surtout et toujours, de celle de la soumettre. Voilà une loi bien réelle à laquelle on pense assez peu, mais dont on est plus habitué de voir les conséquences. Réfléchissons : aux virus répondent des anticorps, à l'aggravation d'un état de santé les inventions de nos chercheurs, à la contamination qui essouffle, qui dépossède ou qui tue la réflexion d'Homo Sapiens qui toujours survit et n'a jamais cessé au fil des siècles d'augmenter constamment en nombre. Pour le moins, en multipliant d'un seul coup par huit les milliards du chiffre de sa population en un peu plus d'un siècle, on pourrait croire que l'espèce humaine avait prévu d'instinct d'assurer sa survie en cas de pandémie. C'est l'une des nombreuses raisons pour lesquelles il ne fait aucun doute que nous finirons par vaincre cette peste. À quelque chose malheur est bon !

Par suite, tout le monde le sait, nous plaçons nos espoirs de guérison et de prévention dans les travaux de nos chercheurs à travers le monde. Transfusion de plasma sanguin contenant des anticorps, essais laboratoire d'antiviraux multiples déjà utilisés contre le virus Ebola ou contre le Sida (VIH); recherche sur l'hydroxy-chloroquine déjà employée dans la lutte contre le paludisme, analyses sur l'efficacité de la colchicine. Mais tous nos savants et nos politiques nous l'assurent, on ne peut pas dans tout ce travail aller plus vite que la nature et le vaccin le plus efficace se fera attendre. Il est vrai qu'on ne peut pas plus presser le temps nécessaire à l'expérimentation qu'on ne saurait tirer sur une plante pour qu'elle pousse. Nous n'y gagnerions qu'à créer des vaccins inefficaces ou déclencheurs d'effets secondaires aussi indésirables que la mort.

Reste, après le confinement, ce qu'on appelle la sortie de crise. Il faudra à tout prix alors limiter la contagiosité restante et les retours de vagues toujours possibles. Une cohésion sociale et une parfaite discipline sont, pour un tel exercice, absolument indispensables. Tout devra être réglé avec précision : déconfinement par étapes, confinement plus prolongé des aînés, test sérologiques, certificats d'immunité, maintien des mesures d'hygiène, utilisation de masques alternatifs, traçage des cas grâce à des applications mobiles, etc. il est clair que l'humanité s'en sortira à force d'innovation, de persévérance et de discipline ! Nonobstant, il ne faut pas non plus crier trop tôt victoire, puisque ce virus peut aussi muter encore dans l'avenir pour nous revenir, notre immunité de groupe peut n'être pas assez importante à quelque moment, des ressacs de la covid -19 pourraient entraîner des effets dramatiques.

Mais nous avons déjà gagné quels que soient les malheurs qui demain nous frapperont. Notre première victoire tient dans ce fait évident que la contagion nous a forcés à nous

surpasser puisque c'est dans l'épreuve que l'homme se transforme pour devenir toujours plus grand. « De leurs ennemis les sages apprennent bien des choses » - Aristophane (-450 à -486). À ce propos, nous pouvons d'ores et déjà admirer toutes celles et tous ceux qui, autour de nous, ou près de nous et parmi nous, s'efforcent de maintenir des services essentiels, de s'occuper des leurs en tant qu'aidants ou en tant que nouveaux et patients éducateurs. Tous ceux-là qui nous offrent un si bel exemple de bravoure quotidienne, de courage insoupçonné, de sens du devoir remarquable, et qui rehaussent notre confiance en nous-mêmes, tout en renouvelant notre foi en l'humanité. Je me dois, nous nous devons d'essayer de nous hisser nous aussi à leur hauteur!

Je le crois volontiers : il existe autant, sinon davantage de choses positives en cette société qu'on ne saurait en imaginer, et il en résultera encore plus au sortir de cette vaste infortune et de tout son chaos. Et puis, notre impression au sujet de la vie se corrige également comme un mauvais mélange : il suffit de savoir ajouter de la joie à notre tristesse quand elle en a besoin. « Quant à moi, écrivait Épictète, ce grand penseur romain (50 – 125 ou 130), tout est de bon augure, si je le veux. Car quoi que ce soit qui arrive, il dépend de moi d'en tirer avantage » (Manuel d'Épictète, pensée no XVIII). Ainsi à ce jour je demeure libre de ne pas croire à la légèreté de mes tristesses, ou de pleurer pour me soulager si j'en ai besoin, comme de m'ouvrir telle une fleur au printemps de la vie ! Demain est toujours naturellement un autre jour. Voilà autant de certitudes qu'un virus ne pourra jamais avoir. Lui, comme un taureau, il nous fonce dessus tête baissée, en renverse et en tue beaucoup, mais il se dirige aussi en aveugle vers son abattoir. Il n'a pas l'entendement pour comprendre qu'au bout de sa course, à force de se croire ainsi invulnérable, il va finir par se faire tuer. N'est-ce pas comme ça que le très victorieux et invincible Achille est mort aux pieds des murs de Troie, en se faisant frapper au talon par Pâris ? Ça, au contraire du grand Achille, si vénéré de tous, au moins on pourra dire que personne, lui, ne le pleurera : Adieu sale virus !

Et au revoir à vous tous ! À la prochaine fois !

SIXIÈME LETTRE

Les conséquences inattendues de l'insouciance.

La retraite volontaire procure à l'homme
noble la fortune, et la ruine à l'homme vulgaire.

Hexagramme 33. Touen/ La retraite.

Yi King. Livre des Transformations.

À tout bout de champ les gouvernements sont amenés à renforcer leurs mesures et leurs contrôles policiers. Quelques rares individus, jeunes ou vieux disons-le, s'entretiennent dans le déni et se montrent complètement inconscients du danger mortel qu'ils encourent ou nous font encourir. Au lieu de respecter l'isolement ou la retraite, ils bravent stupidement les interdits. Vous devinez ici à quelle morale ou éthique je vais m'adonner, puisqu'il s'agit en latin ou en grec, de « moralis » à « ethôs », de rectifier la conduite et de discipliner les mœurs !

Ainsi au commencement, chez nous comme dans d'autres pays, certains allaient jusqu'à admettre, en toute innocence, ne pas se sentir concernés par la situation, tandis que d'autres se moquaient même de ce qu'ils dénonçaient comme des alertes exagérées. Et puis il est arrivé ce qui devait arriver en pareil cas. Plusieurs, qui s'étaient rassemblés pour fêter ou braver la fatalité, sont d'abord tombés malades. Ensuite d'aucuns parmi ceux-là sont devenus moribonds. Enfin quelques-uns sont finalement morts. Ultime conséquence d'un manque nécessaire de prudence et de respect de l'hygiène.

Cela se passait après la Libération. Mon père, Pierre Gicquel, libéré par les Russes de son camp de concentration allemand en Pologne, avait traversé presque toute l'Europe à pied pour revenir en France. Les moyens de transport n'existaient plus, il n'y avait plus de ponts. Tuberculeux, anémique, décharné et malingre, il avait été redirigé vers l'un de ces nombreux « sanatorium » des Alpes ou de Provence où l'on tentait de « récupérer » les gens affectés ou contagieux. Là, il s'était fait de nombreux camarades de convalescence et y avait rencontré sa grande amie Paulette, celle qui allait devenir un jour ma marraine. Et tous ces gens, avec les moyens du bord et bien peu de médecine, avaient réuni leurs efforts pour combattre ensemble, physiquement comme moralement, leurs différents états pathologiques, le chapelet de leurs infections diverses et de leurs profonds traumatismes.

Il ne faut pas croire que grâce à la merveilleuse invention de sa pénicilline, Sir Alexandre Fleming (1981-1955), Prix Nobel de Médecine (1945), avait eu l'occasion de voir toutes les vies qu'il a sauvées. À cette époque, faute d'être les objets d'une production de masse, les antibiotiques n'étaient pas encore si répandus en Europe et la tuberculose emportait toujours des gens affaiblis par centaines. Mon père résistait de son mieux à la progression de ce mal qui rongeaient ses poumons. Comme ma future marraine, si volontaire, il tentait d'appliquer les consignes de santé et d'hygiène censées éviter toute propagation. Tous ces gestes qui sauvent lui avaient permis de prolonger son existence d'une vingtaine de bonnes années, de maintenir son système immunitaire déficient, d'épouser ma mère et, notez-le le bien,

de nous donner vie, à ma grande sœur et à moi. Ce ne fut jamais assez pour résister jusqu'à la fin à sa terrible maladie, laquelle l'emporta en 1965. Né en 1959, je n'ai presque jamais vu mon père : à peine enfant, il avait fallu me placer dans un pensionnat, dans ce beau Pays basque montagneux et si vert, et où l'on battait à l'occasion les enfants, mais surtout très éloigné de cet individu chétif et contagieux. Voilà donc à quoi mène la guerre, à des séquelles étalées sur deux générations.

Pour en revenir à présent à ces inconscients qui, âgés ou non, jouent toujours à la roulette avec la vie d'autrui, je dois admettre, avec un brin de honte, leur avoir déjà ressemblé quand j'avais dix-neuf ans et que j'observais ma marraine si étrangement obsédée de propreté. J'étais en vacances chez elle, près de Paris, où tout allait relativement à cette époque et, honnêtement, je la pensais vraiment maniaque. Je me moquais même en moi-même de ses comportements que je jugeais compulsifs, voire pathétiques, lorsqu'elle se dépensait chaque jour à tout bien nettoyer et exigeait des autres – Ô quelle horreur ! Ô quelle atteinte à la jeunesse de ma liberté ! – une hygiène absolument exemplaire. Qu'elle le fasse me faisait bien rigoler, mais qu'elle me l'impose me gênait plus que sérieusement. C'était inadmissible et même révoltant ! Du haut de ma jeunesse courroucée, j'estimais d'ailleurs, en psychologue patenté, que ses « exigences » n'étaient qu'une façon détournée de nous imposer ses quatre volontés, du fait qu'elle aimait à se comporter à l'endroit de tous comme une généralissime (Paulette était en effet la veuve d'un officier français mort dans la Guerre d'Indochine).

Chers élèves, je dois admettre aujourd'hui, avec une gêne réelle, que c'est moi, en réalité, jeune et irresponsable, qui ne pouvais saisir qu'elle avait en fait conservé tout au long de sa vie ses premières habitudes salvatrices. Elle appliquait tout simplement ce qu'Ignace Philippe Semmelweis (1818-1865), ce médecin viennois, avait découvert un siècle plus tôt en prenant soin de se laver les mains avant toute intervention, à savoir que cela diminue sérieusement les infections. Confinée dans son sanatorium, combien d'êtres cette aidante vaillante avait-elle pu sauver ? Nul ne saurait le dire. Combien de jours a-t-elle ajouté par sa prudence à la longévité de l'existence de mon père, quand elle venait l'aider, pour qu'il me donne enfin la vie ? Vers la fin de ses jours, lorsque je la revis, fragile et amaigrie, alors qu'elle combattait une maladie fatale, elle se comportait toujours de la même manière pour préserver sa vitalité et la santé de son second mari. J'ai appris à aimer ma marraine. Elle avait un drôle de caractère, mais elle démontrait un grand sens de la moralité.

Dès lors, si toute cette agitation autour de vous et toutes ces restrictions qu'on vous impose vous paraissent exagérées et inacceptables, obéissez sans comprendre, ou même par dérision, pariez en aveugle en les respectant, ou appliquez si vous voulez machinalement les gestes qui sauvent ! Plus tard, vous n'y aurez rien perdu, si ce n'est l'impression absurde et si intime aux humains à n'importe quel âge d'avoir le plus souvent raison.

Je vous en donne une bonne poignée, si vous allez vous laver les mains !

SEPTIÈME LETTRE

Les remords des invulnérables

Vous pouvez cacher aux autres une action
répréhensible, mais jamais à vous-même.

Socrate (-470 à -399)

Si ce dernier discours n'a pas suffi à convaincre les récalcitrants, je vous en réserve un autre qu'on pourra encore leur servir et qui fait réfléchir à la nécessité de ne jamais céder à pareille tentation. Ce n'est pas parce qu'on est jeune ou qu'on se croit invulnérable qu'on est nécessairement à l'abri de toutes les conséquences qui entourent la propagation d'une maladie.

Si vous vous moquez, en effet, de ce qui se passe, et avez l'heureuse fortune de vivre sans symptômes et sans affects même après cette pandémie, mais que vous avez contaminé quelqu'un à cause de votre insouciance, quels que soient vos motifs vous oubliez ceci : il vaudra mieux pour vous ne jamais vous rendre compte de ce que vous pourriez avoir fait, parce que le doute ou la culpabilité vous rongeront pour le reste de votre existence. Voudriez-vous les oublier qu'ils reviendraient sur votre lit de mort. Je l'ai vu plus d'une fois. « Les faits ne cessent pas d'exister parce qu'on les ignore » - Aldous Léonard Huxley (1894-1963).

Dans la nature, rien de ce qu'on fait de mal en principe ne reste en aucune façon impuni. Un plaisir recherché aujourd'hui ne vaut ni le risque de provoquer la souffrance ou la mort du prochain, ou pis d'un proche bien aimé, ni celui d'assombrir la continuité de vos jours. D'ailleurs, qui voudrait vivre avec le fardeau de la disparition d'un autre sur la conscience, avec la haine de vos accusateurs, la douleur inguérissable d'un parent, d'un frère, d'un ami ? À part des psychopathes incurables, tous les autres criminels doivent finir leurs temps dans le silence assourdissant des remords et des accusations qui les rongent. Or ce ne sont pas les psychopathes qui représentent pour nous la plus grave menace de contagion virale, mais plutôt les individus, comme vous et moi, dont l'ego disproportionné seul peut expliquer l'insouciance et le manque de responsabilité.

À cela, il faut dire que, même si vous croyez qu'il ne s'agit que d'un mauvais raisonnement pas assez convaincant pour vous faire sentir coupable, vous devez prendre conscience que quelque jour inévitable, votre tendance au déni vous entraînera irrémédiablement à commettre une erreur qui vous sera fatale. Il n'existe aucun homme parfait, en effet, et vous aurez alors à payer le prix lourd que vous n'aviez jamais payé jadis, quand vous échappiez à la loi ou à la morale des hommes. Vous pouvez cacher aux autres ce que vous avez fait, mais non pas à vous-même. L'introspection nous assure qu'il n'y a, en effet, pas juge plus sévère que l'homme envers lui-même. L'oubli du mal fait n'existe guère que dans la reconnaissance de ce dernier, tandis que son soulagement même ne vient qu'avec le pardon né de la réparation qu'on lui a envisagé.

Ainsi, tel homme, un de ces quatre jours, a donné de ses biens, tel autre de son temps à sa communauté, pour certains c'est pour eux-mêmes qu'ils le font en lien avec quelque chose qu'ils préfèrent oublier. Mais chacun sait-il avant même d'agir que la recherche futile du plaisir ou l'inconséquence d'un instant ne pèsent souvent rien à côté d'un avenir de tourments? Vous vous en moquez, pourvu que vous viviez plus longtemps que les autres ? « L'affaire n'est pas de mourir plus tôt ou plus tard; l'affaire est de bien ou mal mourir. Or bien mourir, c'est se soustraire au danger de vivre mal » nous lance ce bon vieux Sénèque (-04 av. J.-C. - 65), Lettres à Lucilius, Livre huitième.

Du reste, pardonnez-moi si je vous fais à la suite une autre terrible confidence. Ma pauvre mère, c'est affreux, est morte seule d'une crise cardiaque enfermée dans les toilettes de la salle d'urgence d'un hôpital. Il semble qu'elle ait été terrassée sans avoir eu la possibilité d'obtenir ou de demander de l'aide. Elle s'y était rendue d'elle-même en raison d'un souffle au cœur. Quelques jours avant cet accident, elle avait été hospitalisée dans ce même hôpital justement pour ces mêmes raisons.

Or, elle en serait sortie certainement plus en forme, si elle n'avait pas contracté dans une de ces chambres – on ne savait trop comment au début – la « C. difficile » qui l'a épuisée à ce point. De plus, j'ai eu la surprise d'apprendre que la même chose était arrivée quelque temps plus tôt à la mère du même âge d'une de mes amies. Cette dame avait été mise dans une chambre sur le même étage du même hôpital. Et comme ma mère, elle avait été hospitalisée pour une autre raison que virale. Ma mère a contracté la C. difficile à cet endroit aussi parce que certaines personnes, complètement insouciantes, se promenaient de chambre en chambre sans revêtir les vêtements, les gants et les masques de protection d'usage qu'on nous demandait de porter pour pouvoir la visiter, et sans respecter la distanciation et les gestes-barrières ! Lorsque, tout à coup, choqué de voir entrer ces gens qui s'activaient autour de ma mère et de nous sans se soucier outre mesure des mesures d'hygiène, j'en ai interpellé un, en lui réclamant une explication, il m'a été répondu : « Ben, on va pas se changer continuellement chaque fois qu'on rentre dans une chambre ! ».

Ma mère est morte d'épuisement dans des conditions de solitude épouvantables à cause d'une maladie qu'elle n'avait pas au départ et qui lui a été donnée par des personnes irresponsables. Ni ma famille ni moi ne pourrions jamais oublier ça. Pas plus que le fait que mon père est mort en crachant ses poumons parce qu'il n'a pas été soigné par les Allemands qui l'avaient réduit en esclavage et qui laissaient courir la tuberculose au milieu de gens amaigris et complètement affamés. Ces Allemands-là étaient des criminels de guerre.

Si vous n'êtes pas assez généreux ou suffisamment intelligent pour nous protéger nous, au moins protégez-vous, vous, pour nous protéger nous.

Et si vous ne comprenez toujours pas, sachez, à votre détriment, que « nul n'est censé ignorer la loi » et que je trouverai mérité qu'on vous amende; ce qui serait bien trop peu d'ailleurs comme peine pour un comportement qui pourrait s'avérer à ce point assassin. Tout le monde en fait devrait vous dénoncer, c'est la seule chose à faire pour notre humanité.

Et ce n'est pas du tout de la méchanceté de notre part. Loin de moi l'idée de vous faire mal : c'est par la non-violence qu'on peut le mieux vous réorienter. Mais maintenant vous ne pourrez plus dire : « Je m'en lave les mains ! ».

Si donc vous ressemblez à ceux ou celles dont je parle, je ne vous dis pas au revoir. Adieu vous conviendrait peut-être mieux !

HUITIÈME LETTRE

L'utilité d'une bonne éducation

Quant à vous, chers élèves, qui possédiez plus de raison dans l'ensemble, et dont j'espère que peu d'entre vous ou de vos proches n'ont pas eu, ou n'auront pas trop à souffrir des méfaits d'une telle contamination, nous évaluons que, pour la plupart, vous avez bien su vous montrer responsables en respectant les gestes-barrières et en respectant les interdictions de regroupement, comme les conseils de confinement et de distanciation. Certes, je sais qu'en cette période étrange de notre destinée commune vous entendez constamment et partout ces dites recommandations, ou qu'à force, réellement, de les entendre répétées et répétées, elles deviennent ennuyeuses et forcément désagréables. Mais ce que je veux vous dire, très sérieusement, c'est que je tiens à vous féliciter de vous être montrés déjà tout à fait à la hauteur des objectifs décrits dans vos plans de cours qui étaient de faire de vous « des citoyens éclairés, autonomes, critiques et responsables ». Car si, vous qui êtes jeunes et tout frétilant d'un surplus d'énergie, en partageant la même épreuve que nous tous, c'est-à-dire les mêmes confinements et diminutions, vous vous êtes montrés carrément aussi raisonnables, et parfois mêmes plus sages que certains individus plus vieux, je vous dois beaucoup plus qu'une note de passage. Je vous donne « Très bien » et même « Excellent ! ». Et à tous ceux qui croient que j'exagère, que j'use de démagogie, je réponds tout de go qu'ils n'ont absolument rien compris au fait que, vous, vous venez de leur sauver la vie !

Il peut donc arriver que la fortune puisse être parfois un meilleur maître que tous vos enseignants réunis et qu'elle sache s'y prendre mieux que nous n'aurions jamais pu le faire pour vous amener à réaliser vos leçons presque à la perfection, y compris lorsqu'on vous autorise – c'est vraiment le monde à l'envers – à pratiquer bel et bien l'école buissonnière ! Cent et mille fois bravo !

À ce propos, par ailleurs, et sur un ton plus solennel, nous pouvons être fiers au Québec de la formation générale opportune que tous les citoyens reçoivent dans nos collèges et qui a contribué à faire d'eux, à l'heure où je vous parle, l'un des peuples les plus avisés et les plus disciplinés de cette planète ! Ce n'est pas moi qui le dis : ce sont les responsables de l'Organisation mondiale de la santé ! Enfin, on l'espère ! C'est dans des moments comme celui-ci que nous pouvons constater l'étendue de nos bonnes mœurs et la nature indispensable de nos éducations philosophique, éthique, politique et scientifique, lesquelles, en dépit du chaos qui nous menace, finiront par nous permettre de mieux de freiner qu'ailleurs la contagion et d'abrèger de cette manière nos peines collectives ! Il semble que, d'instinct, le peuple québécois a compris la sagesse proverbiale : « Patience et longueur de temps valent mieux que force et que rage » - conclusion pertinente de la fable Le lion et le rat, de Jean de la Fontaine (1621-1695). Car « Le temps, en effet, met tout en lumière », ainsi que l'affirmait déjà l'un des tout premiers philosophes grecs, Thalès de Milet (-VIIIe – VIe siècles av. J.-C.).

Cela ne veut pas dire que je m'emballe : par les temps qui courent les courbes et les pics sont d'une nature aussi imprévisible que les méthodes qui servent à les inventer, en sorte qu'il semble que notre virus, hélas ! joue avec tant de circonstances incontrôlables et de comportements irraisonnés à la fois, qu'il faille nous garder jusqu'au bout de l'emballement et nous accrocher très fort encore à notre détermination.

Il est clair que nous demeurons contaminés et que notre avenir est toujours sous respirateur.

Toutefois rappelez-vous que seule la sagesse est, en toute circonstance, auto-immune. Et tel est notre espoir !